

LE REALISME (1830-1860)

I. Ses présupposés théoriques et philosophiques

I.A. Le Scientisme et le Positivismisme

Le Scientisme :

Ses présupposés :

Procédant du rationalisme cartésien et de l'empirisme de J. Locke¹, cette doctrine épistémologique qui se développe à partir des années 1840 en Europe postule le rôle fondateur de la Science comme la seule source fiable de savoir sur le monde, par opposition aux révélations religieuses ou aux systèmes philosophiques... Reposant sur des présupposés matérialistes, le scientisme valorise la Science comme voie d'accès exclusive à la connaissance du réel. Les présupposés matérialistes adoptés valident *ipso facto* ce modèle épistémologique (voir la tautologie !), cette validation se soutenant de l'assimilation réductionniste de la réalité au seul monde physique, à l'exclusion d'autres sphères comme la métaphysique, la psychologie ou la morale. C'est donc une réponse fort unilatérale au problème ontologique central qui articule la réflexion philosophique sur la dualité de l'Esprit et de la Matière.

Sa méthodologie :

Le Scientisme applique la démarche expérimentale inductive (observation sensorielle et analyse des données fournies par l'expérience : étude d'un cas), ce qui permet la vérification empirique de la vérité des faits établis, fondant l'objectivité scientifique. Par son principe même, le scientisme rigoureux s'attache donc à rendre compte de la réalité matérielle.

Des applications du scientisme dans le domaine des Sciences humaines ont cependant été proposées, ses principes théoriques étant transposés à l'étude des phénomènes de la société, celle-ci étant envisagée comme un dispositif régi par des lois strictement mécaniques. L'implantation de cette théorie en Europe, à partir des années 1840, se double d'un parti pris idéologique militant de critique des religions, critique conduite à partir de présupposés matérialistes (extrapolation).

Ernest Renan utilise ce terme en 1890 pour annoncer son renoncement à la foi chrétienne, pour désormais souscrire aux seules valeurs scientifiques.

¹ J. Locke, *Essai sur l'entendement humain*, 1689, t. I, § 19, p. 104. La connaissance qui procède de la méthode expérimentale (observation et analyse des données fournies par l'expérimentation physique), tout en

promouvant les Sciences naturelles comme voie d'accès exclusive à la connaissance.

Les origines du christianisme (1863-1881) prônent une lecture des Evangiles soumise à la méthodologie scientiste, en faisant abstraction de sa dimension sacrale comme expression de la Révélation.

Ernest Renan (1823-1892)

Le Positivisme : Courant qui s'intéresse exclusivement aux relations entre les phénomènes, en faisant abstraction de leur nature intrinsèque et de leurs causes premières. La conceptualité mathématique est donc valorisée comme paradigme épistémologique unique et comme matrice du réel, promouvant les « sciences positives » (« exactes »), autrement dit celles qui dérivent des Mathématiques (outre les Mathématiques, la Physique et la Chimie) comme voie d'accès à la connaissance. La méthodologie positiviste s'inspire du déterminisme de *L'Encyclopédie* (Diderot, Condorcet et d'Alembert), valorisant les enchaînements des causes et des effets comme mécanisme régulateur du réel. Elle pénètre toutefois les Sciences Humaines donc la Sociologie, les Sciences Politiques, ainsi que L'Histoire (fondant, autour de la référence hégélienne, une lecture du processus historique comme une progression continue de la Raison).

La loi des trois états (1825) : thèse établissant une typologie hiérarchisée des trois stades de l'évolution de l'Esprit humain, dans une perspective diachronique et envisageant l'intégralité de l'Histoire : le stade théologique, métaphysique et positif.

Auguste Comte, 1798-1857.

II. Ses voix retentissantes

II.A. Stendhal (1796-1842) : le Réalisme subjectif

II.B. H. de Balzac (1799-1850) : le Réalisme objectif, accompli dans son propre dépassement

II.C. G. Flaubert (1821-1880) : le Réalisme achevé

III. Ses manifestes problématiques

A TRAVERS SES MANIFESTES PROBLEMATIQUES

Jules Champfleury, « Réalisme », in *Réalisme* (1857) (préface)

Jules et Edmond de Goncourt, « Préface » de *Virginie Lacerteux* (1865)

Il nous faut demander pardon au public de lui donner ce livre, et l'avertir de ce qu'il y trouvera.

Le public aime les romans faux : ce roman est un roman vrai.

Il aime les livres qui font semblant d'aller dans le monde : ce livre vient de la rue.

Il aime les petites œuvres polissonnes, les mémoires de filles, les confessions d'alcôves, les saletés érotiques, le scandale qui se retrousses dans une image aux devantures des libraires : ce qu'il va lire est sévère et pur. Qu'il ne s'attende point à la photographie décolletée du Plaisir : l'étude qui suit est la clinique de l'Amour.

Le public aime encore les lectures anodines et consolantes, les aventures qui finissent bien, les imaginations qui ne dérangent ni sa digestion ni sa sérénité : ce livre, avec sa triste et violente distraction, est fait pour contrarier ses habitudes et nuire à son hygiène.

Pourquoi donc l'avons-nous écrit ? Est-ce simplement pour choquer le public et scandaliser ses goûts ?

Non.

Vivant au dix-neuvième siècle, dans un temps de suffrage universel, de démocratie, de libéralisme, nous nous sommes demandé si ce qu'on appelle « les basses classes » n'avait pas droit au Roman ; si ce monde sous un monde, le peuple, devait rester sous le coup de l'interdit littéraire et des dédains d'auteurs qui ont fait jusqu'ici le silence sur l'âme et le cœur qu'il peut avoir. Nous nous sommes demandé s'il y avait encore, pour l'écrivain et pour le lecteur, en ces années d'égalité où nous sommes, des classes indignes, des malheurs trop bas, des drames trop mal embouchés, des catastrophes d'une terreur trop peu noble. Il nous est venu la curiosité de savoir si cette forme conventionnelle d'une littérature oubliée et d'une société disparue, la Tragédie, était définitivement morte ; si, dans un pays sans caste et sans aristocratie légale, les misères des petits et des pauvres parleraient à l'intérêt, à l'émotion, à la pitié, aussi haut que les misères des grands et des riches ; si, en un mot, les larmes qu'on pleure en bas pourraient faire pleurer comme celles qu'on pleure en haut.

Dissertation

(DM à rendre pour le 8 février)

Une certaine intensité, une certaine densité de la création romanesque semblent être l'apanage de ces romanciers (dont est Stendhal) que – les opposant aux romanciers professionnels, les « pros » comme disent les sportifs- j'aimerais nommer les « purs » : les romanciers qui ne contraignent pas le roman à sortir d'eux, mais le laissent mûrir comme le pin, sur sa blessure, laisse mûrir, et tomber goutte à goutte dans le petit godet, la larme de résine.